

LE COURRIER MUSICAL

SOMMAIRE :

LES DIEUX A LA FOIRE..... LOUIS VUILLEMIN.
 LES THÉÂTRES :
 Gaîté-Lyrique : *Chout*..... }
 Théâtre-Mogador : *La Petite Fonctionnaire*..... } CH. TENROC.
 Glanes..... }
 NOTRE COUVERTURE :
 Antoinette Veluad..... GEORGES JOANNY.
 LES CONCERTS : par MM. :
 MAURICE ANDRÉ, BARCY, ALB. BERTELIN, FERNAND LE
 BORNE, J. CASADESUS, HENRI COLLET, E. DELAGE,
 A. FÉVRE-LONGERAY, M. GALFÈRE, GUIMARD, A. HIMO-
 NET, HUCHARD, M. IMBERT, PIERRE LEROI, DARIUS
 MILHAUD, L. DE PACHMANN, P. FLAGNIOL, E. ROVER!
 Sonatiers et les alentours..... DJINN

LA PROVINCE :
 Alger, Bayonne, Bordeaux, Grenoble, Lyon, Monte-Carlo, Mulhouse, Oran, Tours
 Tunis, Valenciennes.
 NOUVELLES DIVERSES :
 Amiens, Angoulême, Narbonne.
 L'ÉTRANGER :
 Anvers, Berlin, Bucarest, New-York, La Haye.
 ORGUES ET ORGANISTES..... FÉLIX RAUGEL.
 ÉCHOS.
 PORTRAITS ET ILLUSTRATIONS :
 Mlle Antoinette Veluad, Mme Rosa Castelli, M. Maurice Maréchal, Mlle Yvonne
 François, Mireille Berthon, Hélène, Léon (dessin de P. Bret), Marthe Dron, Ruth
 Almen, Mme Julia Neszy, Mlle Tamaki Miura.

NOTRE SUPPLÉMENT MUSICAL

(Réservé à nos Abonnés)

L'Invocation dont nous donnons le texte en supplément musical est extraite de *Sainte-Jeanne d'Arc*, Oratorio en 4 parties dont les paroles et la musique sont écrites par M. G. Baron, maître es-jeux floraux du Languedoc. L'inspiration très franche de cette page se pare des couleurs mystiques d'une foi profonde et d'une émotion sereine. Le style en est d'une simplicité touchante qui permet à la voix de soutenir toute sa ferveur chantante et de s'assouplir en des contours nuancés d'une harmonie sans recherches précieuses, comme sans banalité.

Les Dieux à la Foire

Nul n'en peut plus douter; nous vivons en des temps étranges. La guerre — puisqu'il faut l'appeler par son nom — a jeté quelque trouble dans notre pauvre humanité. Et puis, il y a des taches au beau milieu du soleil... Bref, les hommes qui, jadis, semblaient appliquer leur effort à penser et à agir selon les lois immuables de la raison et du bon sens ont perdu jusqu'au souvenir d'aussi fécondes directives. Ils s'agitent éperdument, tantôt dans un sens et tantôt dans un autre. Le fâcheux de l'affaire, c'est que les deux sont mauvais. Ils gesticulent et grimacent comme possédés du Malin. Ils dansent une façon de *Shimmy* dont la trépidation convulsive n'obéit qu'à un rythme unique : celui que martèle, depuis bientôt trois ans, ce jazz-band féminin où les virtuoses Veulerie, Incohérence et Sottise exécutent à tour de rôle les plus grotesques variations !

Comprenez bien : on ne pense plus ; on n'agit plus. On danse ! On danse tout le temps. La vie d'aujourd'hui devient la plus plaisante du monde. La société moderne, après des siècles d'évolution, est parvenue enfin à sa forme parfaite : c'est un dancing ! Le dancing d'après guerre, contemporain des taches : le dancing 1921 ! Et tous les danseurs s'imitent et se ressemblent. Il n'y a plus de frontières. L'internationalisme atteint à ses fins radieuses : tous les hommes sont frères dans les États-Unis du potentat Polichinelle !

..

De ce parti-pris — et bien pris — de danser tout le long du jour est résulté, vous le devinez, un ensemble important de réformes. On a dû beaucoup adapter... La rapidité de cette adaptation en masse fut le secret d'une formule simple, ingénieuse, radicale. On peut la dégager ainsi : « A dater de l'Armistice, consécutif à cet ennui gênant, la guerre de quatre ans, tout ce qui n'était pas immensément drôle, comique, hilare, dansant, devient du coup drôle, comique, hilare, dansant immensément ! » Vous allez voir combien la formule est commode. Elle est un sûr garant de l'utilisation des stocks d'avant-guerre par des marchands pressés, qui n'ont point le temps d'attendre l'entrée sur le marché des articles nouveaux, usinés sur mesure.

Done, allons par exemple, à la foire. Je veux dire au théâtre. Voir quoi ? Du gai, du léger, du drôle, palsambleu ! quelque chose qui comble au mieux le désir de nos messieurs et dames d'aujourd'hui. Tenez ! une opérette. C'est exquis, l'opérette. On rit, on

applaudit, on chantonne. On scande à coups de canne les couplets du ténor ; on reprend en chœur le refrain de la diva. On se délasse, enfin. On se sent vivre. On jouit. Seulement voilà ! Les fabricants n'ont pas encore livré en série suffisante. Qu'à cela ne tienne. Fouillons. Où ? Mais partout, mes amis. Jusque dans les Musées, les cathédrales et les bibliothèques. En 1921 tout est permis. On viole les sanctuaires. On défonce les tabernacles. On ravit les reliques à l'église pour les montrer à la baraque. Puisqu'il est convenu qu'elles sont désormais un hochet ! Et voilà pourquoi, Parisiens, vous avez vu sur les tréteaux d'un théâtre très « goût du jour » une opérette de Schubert !

Schubert ! La belle Meunière ? La Symphonie inachevée ? La jeune religieuse et Marguerite au Rouet ? Parfaitement ! Nous avons ces trésors à la foire, exhibés, tout nus, en plein vent. Le plus inculte des badauds, le plus abruti des fétards ont le droit de les prendre en mains. L'œuvre entier d'un musicien de génie, jadis épars au sein de partitions multiples, est désormais réduit au simple et populaire format d'une carte postale égrillarde. Le bouquet de roses est en pot. En pot-pourri, par surcroît. Sur les mélodies ailées, des gens grimés chantent des fadaïses. Il y a des coupures, des reprises, des préludes et des ajoutés ; des « raccords » et des ritournelles. Il y a enfin tout ce qu'il faut pour qu'une pure lignée de chefs-d'œuvre ne soit plus qu'un saucisson dont des mercantis sans scrupules débitent les ronds au passant. *Chanson d'amour* ! Est-il gentil, ce titre-là ? Et simple, frais, de bon ton, coquet, prometteur en diable ! Il signifie, pour les entrepreneurs de la manigance indécente, cent salles au moins bondées de sots ! Cent fournées de philistins snobs qui riront et s'amuseront bien — avec la pointe de sentimentalité bête et obligatoire — et fredonneront à la sortie, au bar ou à la « boîte » aussi nocturne que montmartroise, les chants où un artiste a mis toute son âme, avec ses cris d'amour, d'extase, d'angoisse, ses désespoirs et ses joies, sa fierté, sa foi, sa tendresse et, jour par jour, tout son rêve. Chantons, bissons, trépigions. C'est délicieusement amusant ! Il n'y a qu'une ivresse plus grande : celle que dispense le tenancier de la baraque à côté. Celle où se rue la populace. Ce n'est pas la baraque des singes. C'est la baraque à *Phi-Phi* !

Car *Chanson d'amour*, où le pauvre Schubert n'est pour rien, et le kilo de mirlitons, où M. Christiné est pour tout, voisinent à l'étalage. Le sorbet, aplati, j'en conviens, doit partager la vitrine avec le grossier pain *Kha-Kha*... Il importe, d'ailleurs, fort peu,

pourvu qu'on vende l'un et l'autre. Déclassons, mélangons, salissons ! ça rapporte toujours quelque chose ! Et quelque chose à quelqu'un... Un profiteur, un trafiquant qui fait la traite des blanches, et même des noires et des croches ! Un négrier. Jadis, un type pareil ça se pendait. On a laissé tomber l'usage !...

Mais quittons la foire, voulez-vous. Nous allons rentrer au dancing, c'est-à-dire, je vous l'ai dit, dans la société la meilleure. Car le dancing en question ne dédaigne point le grand art. L'ancien grand art ! Il apparaît, en effet, qu'on l'a lui aussi « adapté ». Autrefois, Bach, Beethoven, Schumann, Wagner « s'écoutaient ». De nos jours ces Maîtres se « dansent ». Oui. Il faut pour les mettre en valeur une ballerine qui fasse des ronds — toujours des ronds — mais cette fois, c'est avec ses jambes. Même ses bras, au besoin. La réclame, à souhait complaisante, et utile à hâter les succès de la dite « adaptation » nous instruit que ces gestes orbiculaires sont à l'instar de vieilles cruches au flanc desquelles les anciens avaient peint les ébats de certains interprètes d'Apollon ! Mais ceci nous reporte au temps, beaucoup moins moderne que le nôtre, où ce grand-père du contrepoint n'exécutait que sur sa lyre. La danse ne lui nuisait point. Elle a vraiment de moindres aises sur les ondes sonores d'un orchestre aux prises avec l'Aria, la Marche funèbre de l'Héroïque, les scènes du Carnaval, instrumentées pour cette aubaine, et la Mort d'Isolde... Elle a l'effet tout nouveau — et un tantinet ridicule — de descendre des symphonistes à l'étagé assez inférieur des pourvoyeurs de grimaces. Elle est de plus inadmissible. Ou elle n'a aucun rapport avec les œuvres précitées, et alors elle est odieuse. Ou elle évoque exactement — ah ! doutons-en ! — la foi de Bach, le pathétique de Beethoven, la verve de Schumann et le lyrisme de Wagner. En ce cas, elle exhibe sur la scène, au feu des quinquets de la rampe, ce qu'il plut à de grands génies de confier seulement à l'orchestre. En ce cas, elle est indécente. Isolde chante : elle ne danse pas. Bach n'a point marqué sur son manuscrit de la *Suite* en ré : « Le premier violon se livre à un entrechat expressif ». Beethoven n'a point fait suivre le titre de la « Symphonie Bonaparte » de la mention : « Prière au chef d'orchestre de lever les jambes en cadence à l'instant de la Marche funèbre ». Schumann n'a point recommandé : « Ici un petit pas de valse ». Pas plus que Wagner n'a prescrit : « Il conviendra qu'à cet instant Isolde tourne comme un peu saoule et que, tombée sur les genoux, elle se dévise le torse tel un derviche au paroxysme de la crise ». J'entends que ni Bach, ni Beethoven, ni Schumann, ni Wagner n'avaient prévu le duncanisme ! Mais j'entends aussi qu'en les asservissant à son caprice, l'inventeur de cette mimique, moins complémentaire que « superfétatoire », exagère énormément. On sait sa théorie d'une naïveté isadorable : la danse exprime à l'infini ! La danse est le reflet exact et tout puissant ! La danse est reine ! Taratata, prêtresse. En vérité, vous allez fort ! Si maintenant on dit avec les jambes ce que l'âme seule a dicté, c'est donc qu'on peut voir ce qui ne devait que s'entendre. Ça doit être assez rapetissé... La musique, quand elle fut exclusivement créée pour aller au cœur en passant par l'oreille, n'a nul besoin de vos doigts de pied. Quel dommage qu'on vous laisse faire en ce élément Trocadéro ! S'il vous prenait fantaisie de danser pendant la grand' messe pour « exprimer » l'élévation, vous seriez saisie par le Suisse ! Hélas ! En musique, pas de Suisses. Mais seulement des Iroquois !

Comme leur peuplade est contente et qu'elle dispense la poudre d'or, que d'efforts pour la satisfaire ! Des efforts multipliés. La concurrence intervient. D'autres prêtresses rivalisent. L'une d'elles dansa, l'an dernier, quelques *fugues* du vieux cantor ! Intitulé de la séance : le *Martyre de Jean-Sébastien*...

Or ça, sortons du dancing. Le pourrons-nous ? Je ne crois pas. Il vaut mieux éviter, cependant, de compter parmi les ruraux du Danube, assidus à claquer des paumes en l'honneur du tendre Chopin, martelé à coups de grosse caisse et condamné par je ne sais quel musicastre d'outre-Rhin, à être jeté pantelant aux trombones du music-hall. Sus ses exquises, délicates et fluides et si exclusivement pianistiques *Valses*, dont il ne reste que du bruit,

de diligents danseurs Suédois ont moult pirouetté, si ma mémoire est bonne. J'ai souvenir aussi qu'on se pâmait tant au paradis qu'au parterre. Le tout-Danube était ravi. Autant que de voir les Russes mettre *Thamar* au ralenti pour caser plus commodément leurs voltes et leurs bonds de deux mètres... Est-ce leur faute, au demeurant, si ce niais de Balakirew dédaigna de ménager place à la chorégraphie posthume ? Musiciens, oyez la leçon. Ne contestez pas l'évidence : tout doit se danser ; tout se danse ! Les *Sonates* et les *Impromptus*. Les *Opéras* et les *Quatuors*. *Parsifal* et *Rédemption*. Les *Symphonies* et les *Messes*. *Tipperari*, *La Marseillaise*, le *Dies iræ* et la *Madelon* ! C'est l'après-guerre. Il y a les taches. Le dancing est en plein rendement. Le vieil art remis à la mode, rajeuni, utilisé, sert le Shimmy tout puissant. Le Shimmy qui est à la base. Une façon de Shimmy organique...

Ca vous ennuie ? Vous êtes las ? Vous voudriez de la musique, pure, toute seule, sans le commentaire des jarrets ? Eh ! bien, vous n'êtes guère du siècle ! Vous n'êtes pas « à la page » du tout. Je ne sais trop où vous conduire... Eh ! Si. Voici votre affaire : le Théâtre des Champs-Élysées.

Dame ! Il faut que je vous prévienne. Il a un peu changé aussi. Les ans ont passé. Le progrès a marqué partout. Et le quartier dont il s'agit, est tout à fait dans le mouvement. L'émulation est contagieuse. Marigny ! Le Trocadéro ! L'avenue Montaigne est sur la route. Ne soyez donc pas étonnés si quelque détail vous surprend. Pourtant, vous avez des chances de demeurer satisfaits. Le « communiqué » est formel. « Spectacle musical le plus grand qui soit actuellement en Europe » annonce-t-il ! Voilà de quoi se poulécher. Et le communiqué ajoute un mot d'admiration émue quant à l'habileté des solistes-virtuose. Un certain trombone à coulisse a surtout « des sons humains !... » Entrons vite.

Oh ! pardon d'avoir oublié... Ce sont des nègres, en effet, de vrais nègres. Remettez-vous. Celui qui bat la mesure, c'est le chef. Ceci se devine, d'ailleurs, à la simple contemplation de son uniforme de gala. Il a du brillant, de l'allure. On lui a décroché ça à Cuba dans le vestiaire particulier du général tambour-major. Voyez quelle aisance est le propre de cet animateur de bamboulas. Il n'a rien de la solennité ancienne à quoi se complurent jusqu'ici les Pierné et les Chevillard. Il est souple, souriant, amène. Il a des gestes dancingsques. Et puis, le voici maintenant qui arpenté la scène en excitant sa bande. Un *forte*, Moussié le trombone ! Boum ! Voilà. Et tout à coup, lui gai, lui joyeux, lui farceur : il mime un petit pas de gigue... applaudissez, je vous en prie, tout comme ces Messieurs-dames de l'assistance, ce spécimen accompli de capellmeister « adapté !... ».

Ah ! C'est l'instant du « son humain » ! Le tromboniste lève vers le cintre le pavillon de l'instrument qu'il a coiffé de son chapeau... Ecoutez la fanfare de ce pavillon noir. En effet, c'est « humain ! » gracieux, de bon goût et d'une émotion magnifique...

... Ca vous dégoûte ? Moi aussi. Faut-il que nous restions « pompiers », tout de même ! Nous persistons à évoquer le passé de la jolie salle. Les grands concerts, sans nègres, sans pitres, qu'on y donnait. Et puis, là-dessus, à la même place, sur la même scène, la création de *Pénélope* !... Les chœurs ukrainiens ! *Tristan* ! Le vieil art, quoi ! Le vieil art. Il ne trouve plus désormais que dédain. — Ne vous arrêtez pas au calembour. — Tâchons de nous faire une raison : le vieil art est « adapté ».

La Beauté, tu traînes au ruisseau. Tu n'habites plus que les poubelles. Les chefs-d'œuvre, on vous badigeonne, on vous dépêche, on vous repasse au ripolin. On vous vend comme de la denrée aux jobards et aux imbéciles, aux inconscients et aux cyniques. On vous débite à la criée. On vous trahit, on vous opprime. Et vous les Maîtres, on vous insulte en vous exhibant dans des cirques, affublés de livrées tsiganes. Vous avez le smoking rouge ou la lévite du clown avec son soleil entre les omoplates. On vous fait le boniment en vous dressant sur les tréteaux ; on vous montre dans la baraque !

Au secours ! Profanation ! Sacrilège ! Les marchands ont forcé le temple ! Ils ont volé les dieux pour les vendre à la Foire. !

LOUIS VUILLEMIN.